

Annie Ernaux, *L'Occupation* ou l'obsession de la jalousie

Anca Oprić

En tête du roman *La Place* qui va remporter le prix Renaudot en 1984, Annie Ernaux a inscrit en épigraphe une citation de Genet: „Je hasarde une explication: écrire c'est le dernier recours quand on a trahi”.

C'est là le thème central de son œuvre. L'ascension à la culture a permis à Annie Ernaux, née dans une famille modeste dans un village de Normandie de devenir professeur Agrégée en lettres modernes et écrivain établi dans un quartier résidentiel de Cergy. „Transfuge sociale” comme elle aime se définir, elle ne cesse de raconter et d'analyser ce chemin parcouru à travers des récits à mi-chemin entre l'histoire personnelle et la démarche sociologique. Cette ascension est ressentie comme une trahison qui l'a coupée à tout jamais de son milieu social et familial. Parallèlement, elle a eu, à s'appropriier un langage qui n'était pas le sien – „la langue de l'ennemi” – et cela lui a créé un sentiment de responsabilité énorme.

A la fin du siècle et du millénaire, quand le livre semble être de plus en plus un produit périmé, discrédité, en faveur d'autres modalités d'expression qui privilégient l'oral et l'oralité au détriment de l'écrit et de l'écriture, les écrivains pensent dépasser ces moments de crise en inventant et en multipliant sans cesse les formes romanesques. L'écriture devient en quelque sorte synonyme de la vie et, pour Annie Ernaux, elle est une modalité de restituer ses propres expériences et ses propres sentiments de la manière la plus authentique. Chaque roman s'inscrit dans l'entreprise autobiographique qui est celle de la romancière. Il s'agit de présenter

un événement de sa vie, un événement somme toute ordinaire (une passion amoureuse, un avortement, la mort du père, la figure de la mère, une rupture), mais assez marquant pour être un repère à l'échelle de toute une existence et renvoyer à l'essence d'une vie. C'est une vie qui nous est livrée par bouts, à travers des romans successifs, à la manière d'un puzzle, par une femme forte et vulnérable à la fois, décidée d'aller jusqu'au bout dans l'analyse de ses sentiments afin de découvrir non seulement sa propre vérité, mais aussi la vérité universelle, la vérité de tout ce qui ne finit pas de nous faire surprendre et de nous faire souffrir.

Les rapports entre une écriture simplement autobiographique quasi-documentaire et une écriture de fiction ont sensiblement évolué dans son cas.

Si, dans son premier roman, *Armoires vides* (1974), Annie Ernaux se situe encore dans la perspective de la fiction, en transformant les données autobiographiques sur sa propre jeunesse à travers un personnage, avec *La femme gelée*, elle modifie de fond en comble sa manière d'écrire en visant surtout un mode autobiographique d'exploration dans l'effort de se reconstruire et de justifier son identité.

„Pourquoi suis-je devenue cette femme?“ se demande-t-elle obsessivement. Peu à peu, obéissant à la nécessité de trouver un style propre pour exprimer le moi, l'auteur expérimente d'autres possibilités de se situer dans des textes qui ne sont pas fictionnels dans le sens traditionnel du terme et qui l'éloignent de plus en plus du roman.

L'Occupation, paru en 2002, n'en fait pas exception. Le texte prend la forme d'un journal intime qui a cependant une facture toute spéciale. Habituellement, le journal intime n'est pas rétrospectif, il est souvent pratiqué comme une hygiène d'écriture, au jour le jour. Il semble être plutôt une pratique autobiographique élémentaire, un simple carnet de notes qui n'a pas la prétention de présenter la vie dans sa globalité. Cet écrit autobiographique est à la fois témoignage, plaidoyer,

justification et réquisitoire dans l'espoir de mettre à jour le secret profond de la personnalité et de se réapproprier le moi perdu pour mieux comprendre celui du présent.

Dans ce sens, tenir un journal est une occupation comme tant d'autres qui désigne cependant le moi comme objet de l'écriture et qui réitère l'engagement de tout dire de soi, en toute franchise, dans le désir de souligner l'unité de son individualisme en dépit de l'action dissolvante du temps.

Or, dans le texte d'Annie Ernaux, le moi voudrait se tenir à l'écart, s'effacer en tant qu'individualité, afin de livrer, dans un texte qui est un modèle de concision (75 pages) et de sensibilité, une vérité qui ne serait pas uniquement personnelle, mais généralement humaine.

“J'ai toujours voulu écrire comme si je devais être absente à la parution du texte. Ecrire comme si je devais mourir, qu'il n'y ait plus de juges. Bien que ce soit une illusion peut-être, de croire que la vérité ne puisse advenir qu'en fonction de la mort” (p. 11)

L'expérience dont elle veut parler dans *L'Occupation* est celle de la jalousie vécue comme une obsession, comme une tragédie personnelle. Il est question aussi de la manière dont on peut apprivoiser et ensuite exorciser les affres de la jalousie à travers l'écriture.

Certainement, on peut penser qu'écrire une œuvre sur la jalousie n'a rien d'original. Stendhal, dans *De l'amour* l'a longuement analysée en la considérant “le plus grand de tous les maux” (Stendhal, *De l'amour*, Garnier frères, 1959, p. 107). *L'Ennui* de Moravia ou *La Prisonnière* de Marcel Proust ne sont que deux exemples de virtuosité dans l'analyse de ce sentiment. Chez les classiques on insiste sur tout un travail de l'imagination qui ajoute toujours une idée de perfection à l'être aimé, mais qui, paradoxalement, fait naître aussi la jalousie comme forme extrême de tous les rapports humains. Le paradoxe de l'amour est que les moyens

sur lesquels nous comptons pour nous préserver de la jalousie sont les moyens mêmes qui développent cette jalousie en lui conférant une espèce d'autonomie par rapport à l'amour.

Annie Ernaux en fait exception, car elle nous livre dans *L'Occupation* la version intime de la jalousie qui frappe violemment la narratrice au moment même où elle croyait s'être libérée de l'amour et comptait pouvoir savourer enfin sa liberté.

Elle avait quitté W. sans regret, après une relation de six ans, pas lassitude, mais aussi par incapacité d'échanger sa liberté pour une vie commune. Quelques mois après, son ancien amant lui apprend qu'il va vivre avec une autre femme dont il refuse de lui dire le nom et fixe dorénavant des règles pour se voir et se téléphoner.

Au lieu de se sentir soulagée, la narratrice est saisie d'une sensation de débâcle. Toute son existence est littéralement envahie par l'Autre qui s'est emparée brutalement d'elle qui l'a occupée physiquement en emplissant sa tête et son ventre et psychiquement, car elle lui dicte les émotions et la maintient dans un état de fiévreuse activité. A partir de ce moment-là la narratrice se sent "occupée", état qui la place hors de l'atteinte du quotidien qui n'a plus de prise sur elle, toute sa pensée étant accaparée par l'image et l'existence de l'autre femme.

A partir de ce moment, ce fait banal donne naissance à deux développements complémentaires :

1. Sur le plan de l'action, du vécu, la narratrice s'engage dans une fiévreuse enquête pour connaître l'Autre
2. Sur le plan de l'écriture, elle met au point toute une stratégie pour tuer l'Autre par le mot.

En filigrane, se développe un méta-discours critique, un commentaire subtil, ironique de ces deux stratégies qui loin de produire un effet cathartique, laisse la narratrice désemparée.

A ce point de l'analyse, on comprend que la jalousie, chez Annie Ernaux, ne surgit pas de l'amour trompé, de l'infidélité, mais d'une pure curiosité qui naît au moment où l'amour semble disparu.

Qui est l'Autre? Quel visage lui donner ? Quelle insertion sociale ? Voilà des questions apparemment sensées. Connaître l'identité de quelqu'un (le nom, le prénom, l'âge, l'adresse, la profession) signifie acquérir des connaissances élémentaires pour pouvoir extraire de la masse indifférenciée de toutes les femmes, un type physique, un corps, un mode de vie, autrement dire, élaborer l'image d'un personnage. Car, posséder l'image signifie posséder l'âme, dominer et même anéantir sa rivale.

Dans cette recherche la narratrice possède cependant quelques indices livrés parcimonieusement par l'amant à force de maintes questions et insistances. En bonne détective, elle peut même établir un portrait robot : 47 ans, enseignante, divorcée, une fille de 16 ans, domicile avenue Rapp dans le VII^e arrondissement.

Au lieu d'individualiser, tous ces indices ne font qu'embrouiller les pistes. Toutes les femmes dans le quarantaine, en tailleur strict et chemisier sont des doubles de l'Autre. Une étrange et détestable similitude de profession qui transforme l'Autre dans une Sosie d'elle même – elles sont profs toutes les deux – fait que le corps de l'ennemie se propage à l'ensemble du corps enseignant. Bref, elle la voit partout.

Dans ses va-et-vient elle arrive à délimiter un territoire interdit à l'intérieur d'un périmètre incertain allant des Invalides à la tour Eiffel. C'est un espace hostile qui comprend la rue Rapp. S'y aventurer signifie s'exposer, car la zone est

contaminée par l'Autre et l'impression d'être surveillée de tous les côtés par un immense regard accusateur est insoutenable.

”Le plus extraordinaire dans la jalousie, c'est de peupler une ville, un monde, d'un être qu'on peut n'avoir jamais rencontré”. (p. 20)

L'image de l'autre femme prend de l'autonomie, elle fait irruption de partout, de l'extérieur, sans répit. La narratrice ne pense plus qu'à cela, comme dépossédée d'elle-même.

”J'étais le squat d'une femme que je n'avais jamais vue”. (p. 21)

Au fur et à mesure que tournoient dans sa mémoire les images d'un passé heureux, d'un amour assouvi avec W., elle comprend que la perte est irrémédiable.

Si la jalousie est vécue comme une tragédie, elle est aussi évoquée comme un moment où l'on perd la raison de façon grotesque. Le nom absent de l'Autre s'étale devant elle comme un trou, un vide autour duquel se télescopent des images ahurissantes et qu'il faut absolument combler.

Mettre un nom sur cette femme lui permettrait non seulement de se la figurer, mais surtout d'accaparer un petit quelque chose d'elle.

L'appel à l'Internet ne sert à rien, car le nom pétrifié par les lettres qui surgissent sur l'écran, sera tout de suite mis en doute par l'annuaire téléphonique du Minitel. Celle-là habite à Versailles, donc ce n'est pas elle.

Alors elle envisage un scénario incroyable: téléphoner aux numéros des enseignantes d'histoire ancienne de Paris III, puis aux locataires de l'immeuble où l'Autre habitait, dans l'espoir de tomber sur la bonne personne et de s'en débarrasser à tout jamais à force d'invectives. Même si cela ne l'avance nullement, le passage à l'acte – ”ce saut exaltant dans l'illicite” (p. 39) – lui révèle un pouvoir démoniaque d'affoler les gens à distance, en toute impunité.

Déchirée entre l'incertitude et le besoin de savoir, elle se laisse emporter par une fièvre rhétorique, en imaginant d'interminables dissertations intérieures, faites

d'un amas de clichés et d'idées reçues des magazines, des raisonnements destinés à démontrer à son amant qu'il s'était mis dans un piège et qu'on ne pouvait pas aimer indéfiniment quelqu'un d'aussi commun.

Toutes ces stratégies argumentatives, matérialisées à travers un stérile et aride discours de persuasion imaginaire, obéissent à une loi de l'urgence: faire quelque chose, tout de suite, transporter la réplique travaillée dans l'imaginaire au théâtre de la vie réelle, proférer enfin la phrase qui tue, car la jalousie veut la mort de l'objet qu'elle craint.

"De plus en plus, à certains moments, il m'apparaissait fugitivement que *je pourrais faire cesser cette occupation*, rompre le maléfice aussi simplement qu'on passe d'une pièce dans une autre où qu'on sort dans la rue. Mais quelque chose manquait dont je ne savais pas d'où cela viendrait – du hasard, du dehors, ou bien de moi-même". (p. 68)

Si les peuples primitifs plantaient des aiguilles dans des figurines pour mettre fin au maléfice et éliminer l'adversaire, la narratrice n'a d'autre possibilité que de fixer, à travers l'écriture, toute cette expérience hallucinante.

"Le geste d'écrire, ici, n'est peut-être pas si différent de celui de planter des aiguilles". (p. 36)

Cette sauvagerie originelle qui jadis aurait suscité son hilarité, lui semble tout à fait justifiée, d'autant plus que le récit qui en résulterait pourrait acquérir une fonction d'exemplarité.

Si faire travail de détective implique le risque d'être vu, écrire signifie avant tout "ne pas être vu", se cacher derrière les mots, travailler dans l'invisible, sans éprouver aucune gêne, se livrer à une tout autre occupation : celle d'explorer et d'exposer, en toute lucidité, son obsession.

Donner des titres aux moments de sa vie signifie peut-être détenir un moyen de les posséder, de les maîtriser. On en obtient la lucidité qui nous révèle une espèce de vision subitement simple et désentimentalisée du monde et de soi-même.

L'écriture devient une espèce de jalousie du réel. Dans l'effort désespéré de donner une matérialité à l'obsession, de l'exorciser, on éprouve toujours la crainte de laisser échapper quelque chose d'essentiel, de manquer le mot juste. Dans une vision hallucinante, les lettres s'assemblent et se disloquent en formant des mots qui doivent combler à jamais l'image et le nom absents de celle qui est l'Autre.

L'écriture est non seulement un exercice intellectuel, mais une thérapie absolument nécessaire.

”Je devais absolument saisir ces mots, c'étaient ceux qu'il me fallait pour être délivrée, il n'y en avait pas d'autres. Je craignais qu'ils ne m'échappent. Tant qu'ils ne seraient pas écrits, je resterais dans ma folie”. (p. 71)

Certainement, la naissance de sa vocation d'écrivain concevant un projet autobiographique est due à un désir de trouver une compensation dans cette nouvelle occupation qui est l'acte d'écrire. La narratrice écrit surtout pour conjurer sa panique, pour individualiser son adversaire et l'anéantir, d'invectives, pour fixer à jamais dans un texte les dérives d'un cerveau qui déraisonne. Elle essaie de se défendre par les mots, mais son langage aussi est contaminé et le monde qu'elle construit est inhabitable.

Pourquoi un écrivain aurait-il l'impudeur de parler de lui-même ?

Si on fait confiance à Annie Ernaux, c'est pour trouver sa vérité, aussi inavouable soit-elle, à travers une écriture qui fixe à jamais une expérience personnelle qu'elle considère d'une singularité absolue.

Mais écrire c'est aussi vouloir se soumettre à ”un rite de purification” (p. 73), c'est un effort d'identification des fragments d'un moi éclaté. Dans la mesure où la narratrice espère obtenir aussi une identification dans la conscience d'un lecteur

bienveillant, elle l'envisage comme un interlocuteur sensible à cette tentative de décrire l'imaginaire et les comportements d'une jalousie dont elle a été "le siège". Cet "inconnu immatériel" pour lequel elle fixe à jamais "l'individuel et l'intime" (p. 48) au moment où elle écrit, apparaît donc comme une image reflétée de Narcisse, comme "l'image tremblante qu'on aperçoit au fond d'un puits". (p. 36)

On assiste en quelque sorte à la mort symbolique du moi en tant qu'individualité unique et irrépérable, perpétuée à travers la mise en abyme de l'Autre restée sans nom et sans identité, mais aussi à la disparition du narrateur qui a réussi à écrire sur une réalité qui n'est déjà plus la sienne. Le bonheur est d'avoir mené à bon terme son projet de dégager les figures d'un imaginaire livré à la jalousie, de décrire toute la rhétorique intérieure destinée à s'approcher à tout prix de la vérité. Même si avec la disparition de la jalousie elle reste pour le moment désemparée comme quelqu'un qui sent avoir perdu l'objet de son vice, elle remporte sur le plan de l'écriture une victoire marquée non sans une pointe d'ironie.

"J'ai réussi à combler de mots l'image et le nom absent de celle qui, durant six mois, a continué de se maquiller, de vaquer à ses cours, de parler et de jurer, sans soupçonner qu'elle vivait aussi ailleurs, dans la tête et la peau d'une autre femme". (p. 75)

Bibliographie :

1. Annie Ernaux, *l'Occupation*, ed. Gallimard, Folio, Paris, 2002.
2. Stenhdal, *De l'Amour*, Texte établi avec introduction et notes par Henri Martineau, ed. Garnier Frères, Paris, 1959.